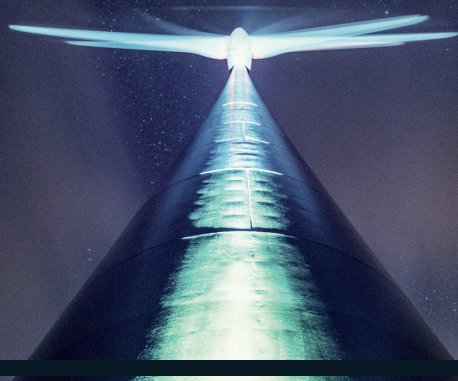


GUNNAR STAALESEN

LE VENT L'EMPORTERA



Gaïa
polar

VARG VEUM

Le vent l'emportera

du même auteur
chez le même éditeur

Le loup dans la bergerie (Gaïa polar, 2001)
Pour le meilleur et pour le pire (Gaïa polar, 2002)
La Belle dormit cent ans (Gaïa polar, 2002)
La femme dans le frigo (Gaïa polar, 2003)
La nuit, tous les loups sont gris (Gaïa polar, 2005)
Anges déchus (Gaïa polar, 2005)
Fleurs amères (Gaïa polar, 2008)
Les chiens enterrés ne mordent pas (Gaïa polar, 2009)
L'écriture sur le mur (Gaïa polar, 2011)
Comme dans un miroir (Gaïa polar, 2012)
Face à face (Gaïa polar, 2013)
L'enfant qui criait au loup (Gaïa polar, 2014)
Cœurs glacés (Gaïa polar, 2015)

dans une autre collection

Le roman de Bergen

1900 L'aube – tome 1 (2007)
1900 L'aube – tome 2 (2007)
1950 Le zénith – tome 1 (2007)
1950 Le zénith – tome 2 (2007)
1999 Le crépuscule – tome 1 (2007)
1999 Le crépuscule – tome 2 (2007)

Aussi disponibles en Points Seuil.

Chez d'autres éditeurs

Brebis galeuses (L'aube)

La plupart des polars de Gunnar Staalesen sont aussi disponibles
en collection Folio Policier.

Ouvrage traduit avec l'aide de NORLA, Oslo.

Gunnar Staalesen

Le vent l'emportera

traduit du norvégien par Alex Fouillet

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Vi skal arve vinden

Illustration de couverture :
© Shauni/iStock

© Gyldendal Norsk Forlag AS, 2010 (Tous droits réservés)
© Gaïa Éditions, 2017, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-792-7

Les gens qui chercheront Brennøy i Gulen sur une carte le feront en vain. Cet endroit et tous les personnages de ce livre sont des produits de l'imagination de l'auteur et n'existent pas dans la réalité. Mais on n'a plus besoin de chercher l'énergie éolienne prévue, que ce soit à Gulen ou ailleurs...

1

Un mourant voit défiler toute sa vie, dit-on. Je ne sais pas. Je ne suis pas mort tant de fois que ça. Ce que je sais, en revanche, c'est que le postulat est vrai pour quelqu'un qui veille un mourant.

Assis à côté de son lit à l'hôpital de Haukeland, tandis que je regardais son visage contusionné, les perfusions dans son bras, la sonde dans son nez, le tube dans sa bouche et les lignes palpitrantes sur l'écran de contrôle des fonctions cardiaques, de la pression sanguine et de l'oxygénation du sang au-dessus de son lit, j'avais l'impression de voir un film amateur des années pendant lesquelles nous nous étions connus, saccadé et sautillant, projeté avec un matériel un peu suranné que je n'aurais pas bien réussi à mettre au point. Mais la technique, ce n'était pas mon fort de toute façon. Ça ne l'avait jamais été.

Ma première rencontre avec Karin Børge remontait à mes années dans la Protection de l'enfance, début 1971. Elle venait nous trouver pour une affaire familiale et m'avait été envoyée par Elsa Dragesund, l'un des dragons les plus plaisants que j'aie côtoyés. À l'époque, nous étions plus jeunes l'un et l'autre, pas encore trente ans. Sa sœur Siren en avait quatorze, c'était elle que la demande concernait. Karin et son père la recherchaient depuis des jours. Ils avaient prévenu la police, qui avait ajouté Siren à une liste de disparus, mais puisque aucun décès non identifié n'était survenu et étant donné qu'à ce stade rien ne laissait envisager un acte criminel, ils n'avaient rien pu promettre. « Mais papa a des problèmes cardiaques, et ma mère n'arrête pas de le bassiner... Alors je suis venue vous trouver, pour savoir si vous pouvez m'aider. »

Nous, c'était le service des visites de la Protection de l'enfance, et nous pouvions effectivement l'aider. Je retrouvai trois fois Siren au cours des deux années qui suivirent. La première fois, il me fallut aller jusqu'à Copenhague ; la seconde jusqu'à Oslo. La troisième, elle se contenta de Haugesund. À ce moment-là, elle était si abîmée par la drogue et les agressions sexuelles qu'elle n'avait même plus la force de fuir. Une psychologue qui

nous assistait alors, Marianne Storetvedt, accomplit un travail remarquable avec elle. Elle fut admise dans une clinique de pédopsychiatrie, et à sa sortie six mois plus tard, elle donnait l'impression d'aller bien.

Pour me remercier de mes efforts, Karin m'avait invité à boire le café et à grignoter quelques biscuits, et alors que je m'apprêtais à partir, elle m'avait pris dans ses bras. Comme par hasard, nous nous étions retrouvés face à face et pendant quelques secondes, nous nous étions embrassés, avec la même légèreté et la même prudence que deux adolescents qui le font pour la toute première fois. Mais j'étais encore marié avec Beate, et je ne savais pas si c'était bien moi qu'elle voulait à ce moment-là. Il n'y eut en tout cas rien d'autre pendant les douze ou treize années qui suivirent, avant que j'aie quitté la Protection de l'enfance, ouvert mon propre bureau sur Strandkaaien et que Siren ait de nouveau disparu.

Dans l'intervalle, j'avais gardé un contact régulier avec Karin. Elle travaillait à l'état civil et m'avait bien fait comprendre que si j'avais besoin d'aide, je n'avais qu'à l'appeler. Je l'avais fait, peut-être plus que de raison parfois. Elle avait été mariée pendant une courte période, mais lors de nos retrouvailles en 1986, son couple avait sombré en moins d'un an. Elle ne m'avait jamais raconté ce qui s'était passé, même après le début d'une relation démarrée inopinément à l'été 1987 et à laquelle nous n'avions pas vraiment résisté. Cette relation s'était poursuivie jusqu'à présent, et elle durait encore, tant que les médecins parvenaient à maintenir Karin en vie.

Je me penchai pour observer les frémissements derrière les paupières closes, écouter sa respiration faible, tâter le pouls dans son cou. Elle avait la peau douce et chaude, comme si elle ne faisait que dormir. Je passai un doigt sur son visage, depuis la racine de ses cheveux jusqu'à son menton volontaire, pour remonter ensuite sur sa joue. Une sensation douloureuse et pénible pressait de toutes ses forces dans ma poitrine, comme pour en sortir.

Dans une agréable solitude à deux, nous avons fêté tous nos anniversaires respectifs, le sien le 19 mars, le mien le 15 octobre. Chacun avait conservé son appartement, mais les nuits chez l'autre s'étaient multipliées avec les années. Nous avons écumé

les chalets du Rondane et du Jotunheim, sillonné le Vestland en voiture et profité de week-ends à rallonge pour visiter des villes telles que Dublin, Paris, Berlin et Rome. Dans le Rondane, nous avons franchi le défilé rocheux que l'on appelle Dørålsglupen dans les deux sens, et dégusté quelques jours plus tard des truites de montagne à la crème au chalet touristique de Bjørnholla. Dans le Jotunheim, nous avons dormi empilés dans le refuge d'Olavsbu avant de descendre la vallée du Mjølkedal vers Eidsbugarden et un festin populaire à Fondsbu. À Dublin, elle m'avait emmené dans ce qui ressemblait à l'endroit où tous les livres allaient quand ils mouraient, la vieille bibliothèque du Trinity College. À Rome, nous avons passé un moment serrés l'un contre l'autre sur un banc au sommet du Janicule, pour regarder le soleil se coucher sur la ville. Nous avons ensuite redescendu des ruelles en direction du Trastevere pour dîner dans l'un des restaurants du quartier. Mais surtout, une fois de retour en Norvège, dans la ville entre les sept montagnes, nous avons été le point de repère essentiel pour l'autre, une étreinte bienfaisante quand l'existence était trop affligeante, quand l'état civil déménageait une fois de plus et quand la vue depuis l'immeuble de Strandkaaien 2 était plus triste que la neige tombée l'année précédente.

Depuis que j'avais essayé des coups de feu à Oslo, quatre ans plus tôt, nous étions plus proches que jamais. C'était elle qui avait bondi dans le premier avion pour rester à mon chevet plusieurs jours d'affilée, comme j'étais à présent au sien. Par la suite, j'avais souvent pensé que c'était sa force psychologique plus que la contribution des médecins qui m'avait ramené à la vie. Sans elle, j'aurais peut-être déjà appartenu au passé. Les choses avaient tant évolué que quelques semaines plus tôt, à la toute fin de l'été, je lui avais dit : « Et si... Et si, un jour, je m'avisais de te demander si tu voulais bien m'épouser, qu'est-ce que tu répondrais ? » Elle m'avait lancé un coup d'œil plein d'humour : « Mais dis-moi... C'est une demande, Varg ? – Peut-être... » avais-je répondu. Elle m'avait embrassé avec beaucoup de tendresse avant de murmurer : « Alors je te prendrai sans doute au mot, figure-toi... »

Et maintenant, elle allait mourir dans ce lit. Et c'était ma faute.

Une petite semaine plus tôt, nous étions arrivés sur un quai dans le Nordhordland. Nous nous étions garés à l'endroit indiqué, mais personne ne nous y attendait.

Karin me regarda, intriguée. « Elle a dit qu'elle serait là. Il est midi, non ? »

Je hochai la tête.

« Les deux héros voient midi à leur porte, oui. »

Elle dégaina son mobile.

« Je vais essayer de l'appeler. »

Elle s'exécuta, je regardai autour de nous. Le quai de Feste se trouvait au bord du Radsund, le long bras de fjord au nord de Bergen accessible aux bateaux qui n'étaient pas trop gros. L'Express côtier passait plus au large. Une bouée noir et blanc flottait au beau milieu du détroit. Sur la rive opposée, on voyait un bois dense de grands sapins, ce qui pouvait être une baie ou un autre chenal, et on devinait quelques chalets rouges et bruns dans le lointain.

Karin avait fait mouche.

« Oui, nous sommes sur le quai... D'accord. Nous attendons. » Elle me regarda et leva les yeux au ciel, avant de raccrocher.

« Tout va bien ? »

– Elle avait oublié l'heure ! On ne dirait pas que c'est son mari – rien que ça – qui a disparu.

– Ce n'est peut-être pas la première fois...

– Si, il me semble. C'est pour ça qu'elle a appelé au secours.

– Tu sais que...

– Oui, je sais que tu n'acceptes pas les histoires de couple, mais ce n'en est pas une, tu peux me faire confiance.

– Il y a tant de choses que je préférerais te faire... »

Elle esquissa un petit sourire, mais ma réponse ne cassait pas trois pattes à un canard. Et qu'est-ce qu'on peut proposer de mieux par un lundi matin frisquet de septembre, quand l'été ferme les volets et que l'automne rapplique ? En attendant, nous passâmes à l'épicerie du coin pour acheter les journaux.

L'épicier, un grand type brun derrière sa caisse enregistreuse, nous sourit aimablement. Il devait se demander qui nous étions et ce que nous venions faire dans le coin, un endroit où tout le monde se connaissait et où toute nouvelle bouille se faisait autant remarquer qu'une composition florale dans un atelier de mécanique automobile.

L'épicerie était calme à cette heure de la journée, et on nous donna à chacun un gobelet de café, pour nous aider à patienter. Je feuilletai les quotidiens. En cette deuxième semaine de septembre 1998, ce n'étaient pas les grands événements de l'actualité internationale qui occupaient la première page ; l'attention était surtout portée sur l'équipe nationale de football, qui avait perdu contre la Lettonie au stade d'Ullevål à Oslo, sa première défaite en sept ans et trente et un matchs, un début bien morose des qualifications pour le Championnat d'Europe qui s'annonçait. Le Premier ministre était toujours souffrant et au Japon, Akira Kurosawa était mort. Le huitième samouraï avait trouvé une bonne fois pour toutes sa place au firmament de l'histoire du cinéma.

Au bout d'un moment, nous descendîmes de voiture pour faire quelques pas sur le quai. Karin regarda de nouveau l'heure et se tourna vers le nord.

« Ce n'est quand même pas si loin... »

– Tu es déjà venue ?

– Oui, oui... plusieurs fois. On se connaît depuis l'école, Ranveig et moi. Et pendant quelques années, on a travaillé ensemble à l'état civil, avant qu'elle poursuive sa route de son côté.

– Et ils sont mariés... depuis combien de temps ?

– Oh, seulement... treize ou quatorze ans, je dirais. C'est un remariage pour Mons. Sa première femme est morte... ici, justement.

– Tiens donc ? »

Elle fut interrompue par le bruit d'une grosse Mercedes noire qui vira sur le parking devant l'épicerie. La portière droite s'ouvrit sur une femme aux courts cheveux bruns qui descendit et nous fit signe. Au volant, je distinguai le visage oblong d'un homme aux cheveux gris acier rabattus en arrière.

« Mais... tu es venue en voiture ? » s'étonna Karin.

La femme la rejoignit vivement. « Oui, je... » Le reste de la phrase fut étouffé, car elle prit Karin dans ses bras et la serra fort contre elle, le visage tourné vers sa joue.

Son chauffeur descendait à son tour de voiture. Il avait environ soixante ans, il était grand et baraqué. Il portait un blouson en cuir marron, un jean et de solides chaussures brun-noir.

Les deux femmes se libérèrent l'une de l'autre et se retournèrent chacune vers la personne qui les accompagnait.

« Je te présente... commença Karin.

– Et voici... » démarra celle que je devinais être Ranveig. Elles s'interrompirent, se regardèrent et sourirent.

Je les avais rejointes.

« Varg », me présentai-je en tendant la main.

Elle me salua gravement. « Ranveig Mæland. Merci d'être venu. »

Elle aussi portait un blouson de cuir, mais ce dernier était court et cintré. Son jean étroit laissait imaginer des cuisses musclées et des hanches fines. Elle avait un visage doux, en forme de cœur, avec une assez petite bouche et de grands yeux bleu foncé. Une perle toute simple ornait chacun de ses lobes. Juste en dessous, je voyais le pouls battre frénétiquement, comme si la peur la tenaillait.

« Bjørn Brekkhus, se présenta son compagnon avant de nous saluer, Karin et moi.

– Varg Veum. Les bêtes de proie sont bien représentées, autrement dit* . »

Il me dévisagea, sans bien comprendre, avant d'ajouter :

« Je suis un ami de la famille.

– Je n'aurais pas pu venir ici... seule, se dépêcha de glisser Ranveig, maintenant que Mons... Bjørn et Lise habitent par là, sur le continent. Et puis... Bjørn a été *lensmann*** à Lindås.

– Je suis à la retraite. Depuis juin, pour être exact. »

Elle se tourna légèrement.

« On continue ? »

Brekhus hocha la tête.

« C'était bien le but, non ? Je vais juste me garer plus convenablement. »

* *Bjørn* : ours ; *Varg* : loup. (Les notes sont du traducteur.)

** Officier d'administration chargé du maintien de l'ordre et de la collecte des impôts dans les communes rurales.

Il remonta au volant et fit parcourir au véhicule les cent petits mètres qui le séparaient des places de stationnement indiquées sur l'extrémité nord du quai. J'emboîtai le pas à Ranveig et Karin, dans la même direction. La quasi-totalité des bateaux étaient rentrés, bien amarrés et déjà presque prêts pour l'hiver, à ce que j'en vis.

Les deux femmes s'étaient arrêtées devant un gros voilier en fibre de verre. Un large trait de peinture bleue le long de la coque se terminait au numéro d'immatriculation et au nom du navire : *Solgull*.

Ranveig me regarda.

« Si j'ai bien compris, Karin vous a parlé de cette vieille affaire aussi.

– Vous voulez dire... l'incitai-je à poursuivre.

– La première femme de Mons, Lea, répondit-elle en regardant par-dessus mon épaule, vers le détroit. Elle a disparu là-bas, elle aussi.

– Disparu ? demandai-je lorsque son regard revint sur moi.

– Oui. »

Brekkhus se racla la gorge à côté de moi.

« C'est à moi qu'est revenue la responsabilité de ces recherches, et vous pouvez me croire : toutes les possibilités, sans exception, ont été examinées.

– Mais...

– On ne l'a jamais retrouvée.

– Disparue sans laisser de trace ?

– Comme emportée par le vent.

– Il faut que vous nous en disiez davantage.

– Oui, mais... » Il fit un mouvement de tête vers le bateau.

« On passe le détroit ?

– Oui, bien sûr. »

Il se tourna vers Ranveig.

« Tu as les clés ?

– Oui, ici. »

Elle les lui tendit. Il nous précéda sur la passerelle sur le côté du bateau, attrapa une amarre et grimpa doucement à bord. Karin et moi nous assîmes à l'arrière. Brekkhus fit démarrer le moteur et regarda Ranveig. Elle détacha les amarres, il fit faire au bateau un arc de cercle vers le nord, et nous fûmes partis.

Personne ne parlait. Ranveig s'installa tout à la proue, à côté de Brekkhus, comme s'il avait besoin d'être piloté. Je regardai Karin. Le coup d'œil qu'elle me lança était insondable. Je soutins son regard et elle arrondit les lèvres en un petit bisou avant de sourire prudemment. Le vent jouait avec ses cheveux et les soulevait. Elle les rassembla d'une main dans sa nuque et tourna la tête vers le détroit et l'endroit où nous allions.